

# Alain Guyonnet, la foi dans le swing et dans la vie

*Le jazzman genevois sort un disque magnifique où brille le saxophone américain de Lee Konitz. Portrait d'un homme qui croit à l'harmonie.*

CHRISTOPHE PASSER

C'est un après-midi de juin, en 1968. Le jour où le jeune Alain Guyonnet doit passer son bac. Mais au fond, il n'aime pas vraiment ses études. Et ce soir-là, le pianiste Bill Evans joue au Festival de Montreux. Guyonnet ne s'est jamais présenté à son examen: il est allé écouter Evans.

C'est à ce genre d'histoire que s'accrochent les passions. Le concert d'Evans deviendra célèbre (le fameux disque avec le hâteau de Chillon sur la pochette), et Alain Guyonnet avait dès cet nuit-là décidé que la musique serait son destin.

Notre homme a aujourd'hui 43 ans et une tête de mystique égaré dans les prairies du swing. Égaré. Parce qu'il n'a jamais vraiment suivi les modes et les chemins qu'on lui désignait. Parce qu'il voulait, sans doute sans le savoir, prendre son temps. «Certains musiciens progressent par escalier, ils atteignent des paliers successifs. Moi, je fonctionne plutôt de façon continue et lente», explique-t-il. Un père saxophoniste, un tonton qui composait des symphonies lui ont très tôt tendu l'oreille: «Ce sont presque mes premiers souvenirs. Je me rappelle d'une fugue de Bach entendue alors que j'avais cinq ans. J'en avais quatre au moment où j'écoutais l'orchestre d'Hampton pour la première fois. Ce sont des sensations, des émotions qui ne m'ont jamais quittées.» Il fredonne la fameuse fugue de Jean-Sébastien comme pour le prouver.

A 11 ans, il se met au piano classique. Puis vers 16 ans, il apprend la guitare, version jazz et blues. Une idole: l'ahurissante six cordes de Wes Montgomery, chef-d'œuvre inégalé de virtuosité et de richesse harmonique. Une loi: son oreille. Il n'apprendra à lire et écrire la musique que vers 22-23 ans, parce qu'il commence alors à composer. Il

ne peut alors pas faire autrement que de se mettre aux partitions. Guyonnet découvre qu'il «connaît» l'essentiel de ce qu'on lui montre: «J'ai quitté le premier cours d'harmonie après 45 minutes en me disant que si c'était ça, c'était vraiment simple. La plupart des choses, je les avais déjà apprises moi-même.»

**«Je compare souvent le swing à de l'ambrosie. Dans les années quarante, on buvait ça pur. Ensuite, on s'est mis à couper l'ambrosie avec de l'eau»**

Fort de ce constat, l'oreille et l'harmonie, l'harmonie et l'oreille, seront les deux limites de la route. «J'essaie d'obtenir un «état de rêve» sur des accords.» Pareille profession de foi lui vaudra pourtant des sixties difficiles. L'époque, à Genève, est au free jazz et les amateurs rejettent la musique de cet homme qui leur parle du swing et des couleurs qui ont fait jusque-là l'histoire du jazz. «On en était à une sorte de contre-racisme: tout ce qui était blanc était incapable de swinguer. Et j'ai entendu sur de fabuleux musiciens des choses incroyables. On ricanait sur la musique de cirque (Count Basie!), sur le «jazz-Migros» (Stan Getz!!), on comparait le jazz au piano-bar (Bill Evans!!!). Tout ça dénotait aussi beaucoup d'inculture: ces musiciens fanas de free étaient souvent incapables de jouer un seul thème de Monk ou de Charlie Parker.»

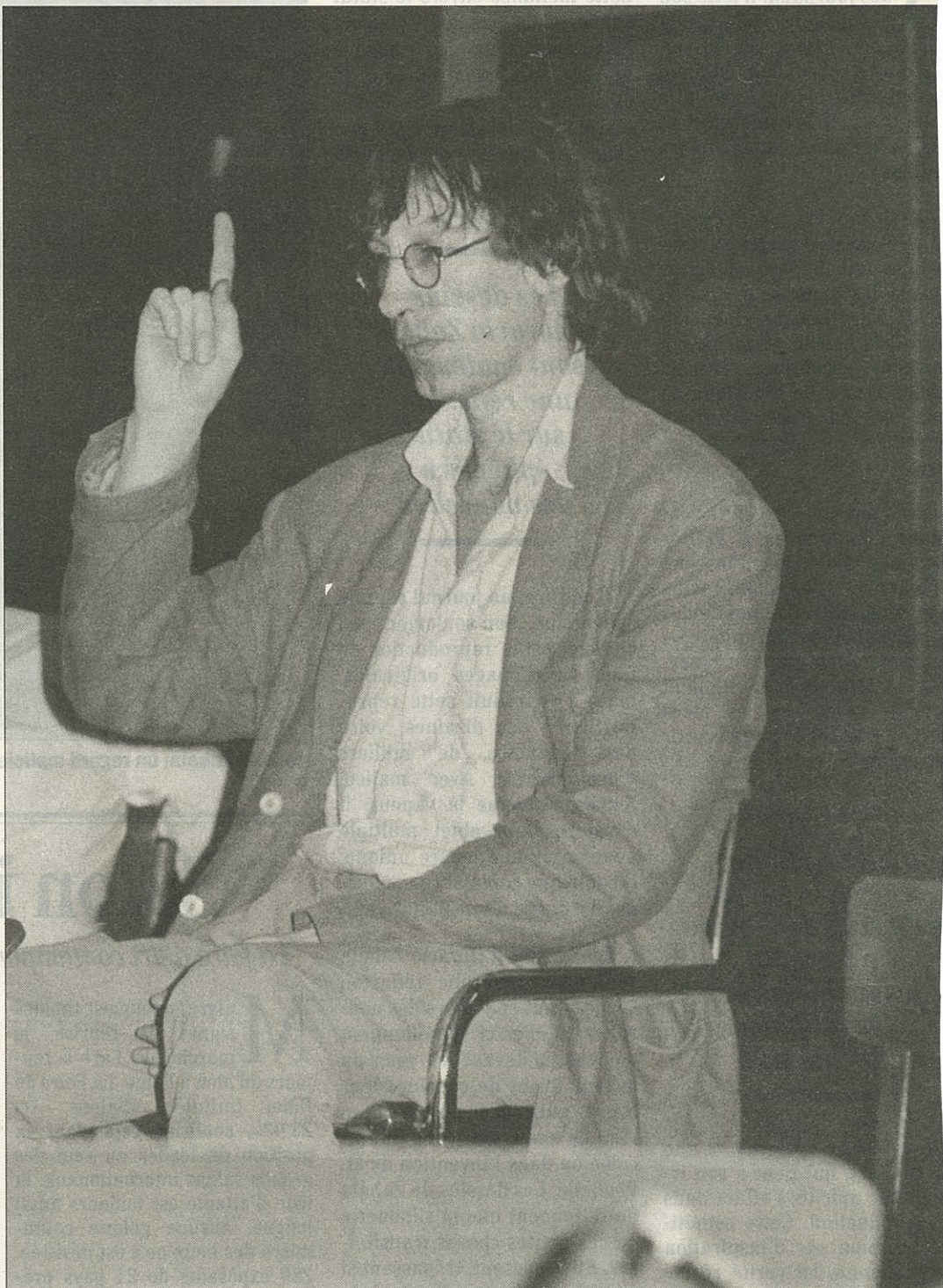
Alain Guyonnet attendait. Il écoutait Nat King Cole au milieu de seventies nettement plus imbibées de jazz-rock. «Je compare souvent le swing à de l'ambrosie. Dans les années quarante, on buvait ça pur. Ensuite, on s'est

parfois mis à couper l'ambrosie avec de l'eau.»

Guyonnet s'est aussi découvert plus compositeur et arrangeur que soliste et des disques comme «Sacré nom de Jazz» l'ont fait connaître. L'heureuse récurrence de ce printemps s'appelle «Swiss Kiss». Un enregistrement réalisé avec un tentet parfois augmenté pour devenir big band. Et une star en invité: le sax de Son Altesse Lee Konitz. Comment a-t-il convaincu l'Américain de venir faire ce disque? «J'étais tombé sur son adresse et je lui ai envoyé un de mes disques. Sans rien lui proposer de précis. Il a aimé ce qu'il entendait. On a mis finalement six mois pour mettre au point «Swiss Kiss».» Une façon de répondre au complexe helvétique dont souffrent parfois les musiciens helvètes. «Je crois que Lee respecte le professionnalisme. Le niveau des musiciens d'ici a aussi terriblement progressé.»

Cela explique en partie la grâce tranquille qui se dégage de «Swiss Kiss». Des mélodies originales directes et belles, des arrangements chaleureux, un goût pour la bossa et l'humour (le pompeux et iconoclaste «Joyeux Univers Sert»). «Un ami m'a dit: tes musiques, c'est des chansons. C'est, pour moi, un magnifique compliment.» Les solistes sont fantastiques: Konitz, bien sûr, mais aussi la fulgurante trompette de Matthieu Michel ou le sax de George Robert. Quant à l'étendard américain qu'embrasse sur la pochette une bouche qu'on suppose helvète, il ne reflète aucun nationalisme: «Je hais les drapeaux. C'est plutôt une couverture qu'on voulait un peu drôle et tape-à-l'œil».

Tape-à-l'œil, Guyonnet ne l'est décidément pas. Entre deux thèmes de jazz, il a aussi composé de la musique religieuse: «C'est à la suite d'un vœu. Je suis croyant et j'ai enregistré avec 12 musiciens (les apôtres) plus une soliste (le Christ) des versions réactualisées du «Notre père» ou du «Gloria». Le tout devait faire l'objet d'un mini-CD, dont les bé-



Guyonnet, compositeur et chef d'orchestre de «Swiss Kiss».

FRANCIS PARE

néfices seraient allés intégralement à l'Eglise. Mais la commission qui a jugé cette musique a trouvé ça trop «jazz».» Il sourit. Il pense à de futurs projets. Au

fond, il valait la peine que sa «carrière» prenne son temps pour éclore: «J'ai l'impression que le mot «amour» a longtemps fait peur. Moi non plus, je n'osais

pas le dire. C'était un peu tabou. Mais je crois que ça passe mieux aujourd'hui.» □

► «SWISS KISS», TCB 9120, distribution Plainisphare.